

Jacques Bidet et Gérard Duménil, *Altermarxisme : Un autre marxisme pour un autre monde*, Paris, Presses universitaires de France, 2007, 297 p.

L'échec du socialisme « réel » symbolisé par l'effondrement de l'U.R.S.S. et la chute du Mur de Berlin a, tant dans le monde académique que dans l'imaginaire social, relégué l'apport de la critique de l'économie politique développée par Marx aux oubliettes. Selon la vision dominante, Marx serait mort et enterré avec les derniers reliquats du totalitarisme stalinien à l'Est, de même qu'avec l'épuisement de l'utopisme véhiculé par les groupuscules marxistes-léninistes et trotskystes à l'Ouest. Plus encore, les efforts des sociaux-démocrates pour pallier les insuffisances du marché grâce à l'intervention de l'État dans l'économie, comme le voulait la logique keynésienne qui a prédominé dans la majorité des pays occidentaux, seraient voués à l'échec. Selon les prophètes des « fins » tous azimuts, la question économique serait réglée dans les sociétés capitalistes avancées, en même temps que les métarécits et les idéologies se trouveraient rejetés aux confins d'une histoire maintenant révolue. Face aux transformations actuelles du capitalisme (c'est-à-dire la mondialisation néolibérale), de nouvelles formes de contestations — regroupées sous l'étiquette d'altermondialisme — ont fait renaître chez plusieurs l'espoir de repenser « un autre monde possible » pouvant s'opposer aux effets délétères de la « marchandisation du monde ». La vivacité originelle du mouvement altermondialiste semble s'essouffler depuis ses manifestations les plus spectaculaires qui ont eu lieu à Seattle jusqu'aux premiers Forums sociaux mondiaux. Dans un contexte où un discours de « consensus et de résignation » domine, de l'aveu même de Jacques Bidet et Gérard Duménil, la tentative de proposer « un autre marxisme pour un autre monde » apparaît de mise à première vue. Bien qu'ils offrent une analyse intéressante des transformations du capitalisme au XXI^e siècle, il convient par contre de se demander si la relecture de Marx proposée par Bidet et Duménil réussira à convaincre les sceptiques quant à la pertinence théorique et politique de leur « altermarxisme ».

Venons-en à la question centrale : qu'est-ce que « l'altermarxisme » ? Dans la tradition de la *praxis* marxienne, on conçoit l'altermarxisme comme un instrument opératoire permettant de rendre compte du monde contemporain en vue bien évidemment

de le transformer. L'originalité de ce livre, selon les auteurs, réside dans la tentative de réconcilier la perspective économique de Duménil avec l'apport philosophique de Bidet. Face aux dérives économicistes et positivistes du « marxisme scientifique », la réconciliation de la philosophie avec l'économie afin de proposer une analyse synthétique s'avère tout à fait pertinente. Il reste que la relecture que les auteurs proposent de Marx demeure somme toute traditionnelle. Certains lecteurs se questionneront probablement quant à la pertinence d'accoler le préfixe « alter » à celui de marxisme. L'altermarxisme consiste en fait en une reconstruction structuraliste du marxisme — dans sa tendance althussérienne — qui cherche à établir une relation dialectique entre la métastructure (l'abstraction conceptuelle des idéaux libéraux, c'est-à-dire l'idéologie), la structure (les rapports de classe), et le système-monde (le monde compris comme totalité).

Les auteurs tentent ainsi de reformuler une théorie des classes sociales dans le contexte des transformations du capitalisme, qui se caractérise, depuis au moins un siècle déjà, par un rapport contradictoire entre les deux formes de médiation sociale que constituent le marché et l'organisation. Les auteurs ne s'entendent par contre pas sur la question de la configuration des classes sociales dans un capitalisme où la puissance organisationnelle possède une emprise de plus en plus prégnante non seulement sur l'économie, mais aussi sur l'ensemble de la société. Bidet et Duménil proposent chacun, dans deux chapitres consécutifs, une interprétation divergente de la relation marché/organisation au regard d'une théorie des classes sociales. Selon Duménil, l'apparition de l'organisation fait surgir un second rapport social au côté du rapport de classe, celui de l'encadrement managérial, alors que pour Bidet il s'agit d'un seul et unique rapport social qui s'exprime sous deux pôles : celui du marché et de l'organisation. Au-delà de la question de savoir si le capitalisme se caractérise par une seule relation sociale qui s'exprime sous deux pôles, ou encore par deux relations sociales différentes, il convient de se questionner *a priori* sur la pertinence théorique et analytique d'analyser la spécificité du capitalisme avancé uniquement en termes d'un rapport de classes. Non pas que celui-ci ne soit pas pertinent pour comprendre le processus actuel de polarisation sociale et d'inégalité de pouvoir qu'engendre la financiarisation du capitalisme ; mais il faut se demander en quoi une analyse qui se limite à expliquer le

capitalisme à travers le rapport de classe nous éclaire quant à la compréhension actuelle des médiations sociales spécifiques du capitalisme avancé

L'épistémologie structuraliste utilisée par Bidet et Duménil suppose également certaines contraintes quant à la compréhension actuelle des rapports de domination au sein du capitalisme. Dans une perspective structuraliste, certains auteurs marxistes ont déjà tenté des rapprochements intéressants entre le travail de Foucault et celui d'Althusser pour tenter de comprendre les différents modes de domination et de subjectivation dans l'histoire du capitalisme. Traitant sommairement de cette question, Bidet et Duménil utilisent des catégories conceptuelles de manière transhistorique, notamment celles de valeur, de propriété et de travail, ce qui permet difficilement de comprendre les transformations historiques des médiations sociales et institutionnelles au sein du capitalisme. En tentant de « forcer » certaines catégories proposées par Marx pour analyser le capitalisme industriel qui se caractérisait par le rapport de propriété bourgeoise du XIX^e siècle, les auteurs offrent peu d'outils heuristiques nous éclairant sur le fonctionnement du capitalisme contemporain et sur la possibilité de le transformer, voire de le surpasser. Bidet et Duménil analysent avec raison la transformation radicale dans le rapport de propriété engendrée par l'émergence de la corporation, qui s'impose dès le début du XX^e siècle en tant que forme institutionnelle spécifique au capitalisme avancé. Par contre, ils ne vont pas jusqu'à accepter la conclusion de certains auteurs institutionnalistes pour qui l'émergence de la corporation non seulement sépare le propriétaire des moyens de production du contrôle organisationnel, ce que Bidet et Duménil reconnaissent, mais, de manière plus fondamentale, liquide le rapport de propriété qui s'exerçait sous sa forme bourgeoise (compris en termes d'une domination du propriétaire des moyens de production sur la force de travail).

Cette transformation annule-t-elle pour autant la pertinence de l'analyse marxienne? Certainement pas si l'on comprend la spécificité du capitalisme comme forme sociale en dehors de l'unique rapport de classe. Elle exige cependant d'élargir les horizons théoriques au-delà du seul cadre analytique marxiste. À cet égard, la relecture

critique de Marx proposée par Moïshe Postone¹ permet de repenser la spécificité du capitalisme non pas uniquement en terme de rapport de classe, mais également au regard de la fonction spécifique de médiation sociale qu'occupe la marchandise. Selon l'analyse développée par Postone, la spécificité du capitalisme consiste dans le rôle constitutif qu'en viennent à jouer les abstractions telles que le travail, la valeur, et la marchandise, qui remplacent les médiations sociales directes qui structuraient les rapports sociaux antérieurs, c'est-à-dire l'esclavagisme et le servage.

Une lecture critique et dialectique de Marx qui prend en considération le rôle de ces « abstractions réelles » dans la structuration des rapports sociaux permet de surpasser les apories auxquelles nous conduit une analyse marxiste traditionnelle. Selon cette perspective, le capitalisme est irréductible à une contradiction de classe relative aux rapports sociaux de production; il exprime également une contradiction sociétale. C'est l'ensemble de la société, de même que son rapport à la nature — comme en témoigne la dégradation constante de l'environnement — qui est dominé par la nécessité d'augmenter constamment la plus-value. Bidet et Duménil reconnaissent cette aporie constitutive du capitalisme, mais la considère comme une « contradiction secondaire » qu'ils évacuent au profit d'une analyse posant le rapport de classe comme étant la médiation sociale spécifique du capitalisme. Selon nous, le rapport de classe propre au capitalisme demeure néanmoins pertinent dans la mesure où il est médié par les structures abstraites de domination — la marchandise et le travail — qui engendrent un processus d'accumulation illimitée basé sur l'expropriation de la plus-value. Les élites politiques et économiques deviennent en ce sens des serviteurs au profit de la logique de valorisation du capital. C'est donc dire que les capitalistes sont eux-mêmes « aliénés » — bien qu'ils en tirent des bénéfices — par des abstractions qui sont un pur produit de la société.

Bidet et Duménil ne se détachent pas réellement de l'interprétation offerte par l'approche traditionnelle du marxisme, bien qu'ils disent vouloir la surpasser. Au regard de leur analyse, il suffirait finalement que les travailleurs s'approprient les moyens de production afin de diriger de manière plus rationnelle la production et la distribution des

¹ Postone, Moïshe, *Time, labor, and social domination : a reinterpretation of Marx's critical theory*, New York: Cambridge University Press, 1993.

richesses que le permet le marché (tout en reconnaissant qu'il s'avère nécessaire de conserver certains éléments du marché afin d'éviter les dérives de la planification centralisée). Pour ce faire, les auteurs envisagent une alliance entre ce qu'ils nomment les « classes fondamentales » — le prolétariat, les femmes et les minorités ethniques— avec la classe des managers, laquelle possède l'expertise nécessaire pour mettre en branle des réformes en profondeur du mode de production. Les auteurs ont au moins le mérite de poser la question du politique, contrairement à certaines analyses en vogue auprès des altermondialistes qui croient en la possibilité de « changer le monde sans prendre le pouvoir »². Il reste qu'on peut se demander en quoi le seul fait d'une alliance entre les managers et le prolétariat permettra de sortir du rapport de domination et d'aliénation analysé par Weber sous la forme de la « cage de fer ». Cette forme de domination, comme l'ont démontré les travaux de l'École de Francfort, origine de l'imaginaire social propre à la modernité capitaliste et au processus de rationalisation qui lui est associé. C'est ici que les limites de l'« altermarxisme » apparaissent de manière plus visible. En posant le prolétariat — ou plutôt la « classe fondamentale »— comme le sujet historique qui doit se concrétiser grâce à l'appropriation des moyens de production, les auteurs nous informent peu sur la configuration de l'« autre monde » qu'ils envisagent. Adorno et ses consorts ont pourtant déjà montré que le prolétariat, en tant que groupe encasté dans la relation sociale de domination constituée par le travail abstrait, se trouve lié organiquement au capital. Dans ce contexte, en quoi la dissolution du rapport de classe va-t-il transformer la nécessité de production illimitée de plus-value constitutive du capitalisme en tant que forme sociale? Il s'agit pourtant de cette forme abstraite de valeur — produite par le travail abstrait/aliéné — qui se trouve au cœur des rapports de domination capitaliste et qui engendre le désenchantement du monde de même que la perte de sens propre à la modernité. En clair, une approche réellement « altermarxiste » se devrait non pas seulement d'espérer la réalisation des intérêts du prolétariat en tant que sujet historique, mais plutôt d'envisager sa dissolution afin de pouvoir penser un monde qui ne serait plus dominé par la forme spécifique de médiation sociale et de domination que constitue le travail abstrait. Un « altermarxisme » devrait se questionner sur la

² Holloway, John, *Changer le monde sans prendre le pouvoir*, Montréal, Lux, 2007.

constitution d'un nouvel imaginaire social et sur un sujet en mesure de rompre avec l'individualisme possessif qui découle des rapports sociaux au fondement même de la sociabilité moderne sous sa forme capitaliste, ce que l'analyse de Bidet et Duménil ne proposent pas.

L'analyse de l'économie mondiale développée par Bidet et Duménil s'avère aussi pour le moins datée si l'on considère les avancées théoriques dans le domaine de l'économie politique internationale depuis plus de vingt ans. L'« altermarxisme » de Bidet et Duménil prétend proposer une « autre théorie du monde » en intégrant l'apport des approches classiques de l'impérialisme avec celle du système-monde telle que développée par Wallerstein entre autres. La théorie de l'impérialisme léniniste, qui postule que le rapport de domination à l'échelle mondiale prend la forme d'un échange inégal entre un centre impérialiste et les périphéries colonisées, ne tient pas compte de la mondialisation de la production entamée par les firmes multinationales (FM). Avec la domination de la FM dans le capitalisme globalisé, l'impérialisme ne se caractérise plus seulement par l'internationalisation du capital et des marchandises produites dans le centre vers les périphéries, mais aussi par l'exportation du rapport social de production observable dans le cadre du processus de délocalisation. Le rapport de domination à l'échelle mondiale ne repose plus uniquement sur un rapport de concurrence entre États-nations impérialistes qui désirent exporter leur surplus vers les pays en voie de développement. Il s'exprime également sous la forme d'une nouvelle relation de servage — voire de chantage — entretenue par la puissance organisationnelle de la FM qui est en mesure re-localiser ses flux — de capitaux, de production, etc... — selon les avantages comparatifs que lui procure la division territoriale de l'espace mondial.

L'approche structuraliste du système-monde a déjà fait l'objet de nombreuses critiques de la part de théoriciens en économie politique internationale. La théorie du système monde repose sur ce que Brenner nomme une vision néo-smithienne des rapports d'échange mondiaux³. Cette approche explique l'origine du capitalisme à partir du passage de la production autarcique du système féodal vers une production sur le marché

³ Brenner, Robert, « The Origin of Capitalist Development: A critique of Neo-Smithian Marxism », *New Left Review*, no 104, July-August 1977: 25-92.

en vue de récolter un profit. L'économie-monde est ainsi analysée au regard du processus de circulation du capital qui s'exprime notamment dans le rapport centre-périphérie. Cette théorisation des origines du capitalisme ne permet pas d'explicitier sa spécificité en tant que rapport social de production (la production en vue du profit sur le marché existait dans les formes sociales antérieures au capitalisme). La spécificité du capitalisme se situe davantage dans la fonction inusitée qu'occupe le travail comme relation sociale au sein de laquelle surgit une nouvelle forme de subjectivité : le sujet réifié dans le travail aliéné. C'est l'émergence de cette nouvelle forme de subjectivité, celle du producteur séparé des moyens de production qui se trouve forcé de vendre sa force de travail, qui caractérise le capitalisme comme forme sociale. De plus, la théorie du système-monde considère l'émergence de l'État moderne comme une simple conséquence relevant de la structure de l'économie-monde capitaliste; structure qui en vient à apparaître comme un *a priori* ontologique face aux unités composant le système. Cette perspective structuraliste ne permet pas de rendre compte des transformations dans la configuration des rapports entre les forces sociales globales et les institutions mondiales qui sont constitutives de formes spécifiques d'États et d'ordres mondiaux. En clair, l'approche du système-monde ne permet pas de comprendre les transformations structurelles à l'intérieur du système; celui-ci apparaît comme étant figé, il se reproduit ainsi historiquement de manière cyclique. En reproduisant les limites théoriques de l'approche du système-monde, Bidet et Duménil analysent la mondialisation néolibérale comme un processus menant de manière plus ou moins irréversible vers la création d'un « État-monde » capitaliste auquel viendrait s'opposer un « peuple-monde ». L'émergence d'un tel « État-monde » prenant la forme d'une « nébuleuse » composée des classes capitalistes transnationales regroupées au sein des principales institutions internationales a déjà été décrite par certains auteurs en économie politique internationale⁴. Il reste que cette transnationalisation de l'État est perçue comme un processus politique, donc réversible. De plus, l'espace national demeure toujours le lieu fondamental de la sociabilité. Dans ce

⁴ Cox, Robert W., « Social Forces, States and World Orders: Beyond International Relations Theory », in *Approches to World Order*, Robert W. Cox & Timothy J. Sinclair eds., Cambridge University Press, 1996 : 85-123.

contexte, la possibilité d'émergence d'un projet contre-hégémonique visant à ré-enchâsser l'économie au cœur des rapports sociaux demeure pertinent à l'échelle nationale, contrairement à ce que croient les adeptes de la multitude cosmopolitique qui voient dans le « peuple-monde » l'horizon indépassable de ce processus quasi-téléologique.

En somme, la seule nouveauté que semblent nous proposer Bidet et Duménil a été d'ajouter le préfixe « alter » à celui de marxisme, faisant suite aux « néo » et « post » marxistes qui ont déjà fait leur apparition au cours des vingt dernières années. Pourtant, les transformations actuelles du capitalisme — financiarisation, globalisation, informatisation, marchandisation du savoir et du vivant — ouvrent la possibilité de repenser l'apport de Marx dans une perspective nouvelle et originale, laquelle permettrait de sortir des apories auxquelles a conduit une lecture orthodoxe de sa pensée. Malheureusement, Bidet et Duménil ne semblent pas avoir poursuivi dans la direction qui avait déjà été ouverte par certains auteurs ayant dégagé des pistes de réflexions pouvant mener à une relecture critique de Marx plus fructueuse que les approches traditionnelles. L'avenir nous dira si ce nouveau « *branding* » du marxisme aura l'effet d'une mode passagère....

Maxime Ouellet

Doctorant, École d'études politiques

Université d'Ottawa